

Philippe Boggio, *Boris Vian* (Flammarion, 2009, 420 p., 23 €). Il s'agit de la version augmentée d'une première mouture parue en 1993, ce qui rend particulièrement faux cul l'avant-propos dans lequel l'auteur enjoint de se méfier de l'avalanche éditoriale que risque de provoquer le cinquantenaire de la mort de Boris Vian. Philippe Boggio est un biographe multiscandale, capable de passer de Coluche à Charles Pasqua via Bernard-Henri Lévy et Johnny Hallyday. C'est aussi un biographe consciencieux et son travail sur Boris Vian apparaît comme sûr et lisible. Il a le mérite de tordre le cou à la légende qui fait de l'homme à la trompette une comète radieuse traversant deux décennies dans un tourbillon de notes et de phrases. Vian est vu ici comme un empêché majeur, obligé de se battre de façon continuelle sur plusieurs fronts : la maladie, la censure avec l'affaire Sullivan, le milieu éditorial qui renâcle à le considérer comme faisant partie du sérail, sans parler des tensions familiales. Plus qu'un touche-à-tout de génie, Boggio montre un homme qui s'épuise au fil des ans et rebondit de moins en moins haut au long d'un parcours qu'il faut suivre à travers des évocations déjà lues de Saint-Germain-des-Prés et des caves donnant lieu à une avalanche de noms et de portraits plutôt convenue. La bibliographie ne comporte pas d'étude postérieure à 1992, négligeant notamment les récents apports de Marc Lapprand : version augmentée, soit, mais pas dans tous les azimuts.